

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.—Suite.

Elle était si belle dans le désordre du délire, avec les masses de ses cheveux bruns déroulés autour de sa figure animée par la fièvre, son malheur était si touchant que le vieux médecin fut pris aussitôt d'une profonde commisération pour la pauvre enfant. Il songea à sa fille unique qu'il avait laissée en Angleterre ; et à la pensée que son enfant chérie pourrait peut-être, par suite de circonstances analogues, se trouver dans la même position que la jeune femme qu'il avait devant lui, il ressentit un de ces frissons nerveux qui secouent les larmes et les amènent aux paupières. Aussitôt il s'empressa de prodiguer les soins les plus assidus à la jeune patiente que le hasard lui avait envoyée.

Pendant plusieurs jours elle fut en grand péril de mort ; mais enfin la force de la sève de jeunesse, ainsi que les attentions habiles du médecin, triomphèrent du mal, et Berthe revint à la vie.

Elle n'était cependant encore que convalescente, lorsque le capitaine du vaisseau sur lequel on la retenait, reçut ordre de remonter le fleuve de Québec avec deux autres bâtiments de guerre.

Les trois vaisseaux parvinrent, comme on l'avait vu, à doubler le Cap-aux-Diamants, après avoir toutefois essuyé le feu le plus vif des batteries de la ville.

Ce que la pauvre enfant dut éprouver de terreurs et d'angoisses, on se l'imagera facilement quand on saura que le seul bâtiment où elle était reçut plus de vingt boulets dans sa coque. Comme les marins anglais répondaient à nos artilleurs, Berthe sentait le vaisseau trembler à chaque bordée, tandis que les craquements du bois que trouaient nos boulets arrivaient jusqu'à ses oreilles.

On conçoit que l'ébranlement nerveux causé par toutes ces émotions n'était guère de nature à hâter la guérison complète de Mlle de Rochebrune. Aussi sa convalescence en fut-elle bien ralentie, et l'on verra bientôt quelles suites funestes tous ces chocs produisirent dans son organisation affaiblie.

Maintenant, si l'on veut se faire une idée de toutes les phases désolantes par lesquelles la pauvre enfant dut passer, qu'on se figure un peu la triste position d'une jeune fille au milieu de figures étrangères, ou plutôt ennemies, et n'ayant personne avec qui elle pût se distraire par la conversation, si ce n'est le vieux médecin auquel son âge, encore plus que sa sympathie pour elle, donnait un libre accès auprès de Berthe.

Une fois que l'on aura compris tout ce que cet isolement avait de pénible, qu'on s'imagine les angoisses que Mlle de Rochebrune devait éprouver en songeant aux dangers incalculables auxquels son fiancé se trouvait exposé dans les combats. Car elle avait appris par l'entremise du docteur qui avait couru aux informations, que son fiancé, loin d'être mort, s'était échappé avec Laviguier d'entre les mains des Anglais. Le reverrait-elle un jour ? Ou était-il écrit dans le grand livre du destin qu'ils ne se retrouveraient qu'au ciel ? Dans cette perplexité poignante où son esprit, exalté par des souffrances antérieures, se heurtait sans relâche aux angles de doutes cruels, son pauvre cœur se meurtrissait de plus en plus sous l'étreinte des ongles de fer de la fatalité. Ce vautour semblait ne pouvoir se résigner à lâcher la proie dans laquelle il avait enfoncé ses serres, alors encore qu'elle n'était qu'une enfant.

Elle demanda bien au docteur de faire transmettre une lettre à sa vieille parente, Mlle de Longpré. Mais celui-ci ne put en obtenir l'autorisation. Car le vaisseau se trouvait alors mouillé vis-à-vis de la Pointe-aux-Trembles et sans communication avec le général Wolfe, qui seul, au dire du capitaine, pouvait permettre une pareille chose.

Sachant combien il était dangereux pour la jeune fille de rester continuellement plongée dans ses pensées tristes, le docteur s'avisait, pour changer le cours des idées de sa patiente, de lui donner quelques leçons d'anglais. Comme il parlait assez bien le français et que Berthe se prêta à ce désir avec complaisance, la tâche d'instituteur qu'il s'était volontairement imposée lui fut bien facile. Berthe, dont l'intelligence était très-vive, sut apporter tant d'attention aux enseignements du vieillard, qu'en moins de deux mois elle fut capable de comprendre assez bien cette langue étrangère pour en saisir parfaitement le sens dans la conversation.

Pendant ce temps eut lieu la bataille de Montmorency, qui, l'on s'en souvient, fut livrée le trente-un juillet. La nouvelle de notre victoire parvint, quelques jours plus tard, sur les trois vaisseaux anglais qui croisaient au-dessus de la ville.

Tout en se réjouissant de la défaite des ennemis—car Berthe était une bonne et brave canadienne, comme on le verra bientôt—elle fut assaillie par de nouvelles alarmes au sujet de Raoul. Était-il mort, blessé, ou sain et sauf ? son imagination inquiète courait sans cesse de l'une à l'autre de ces trois hypothèses.

Hélas ! quel bien-être lui eût causé son bon

ange, s'il eût voulu lui dire que non-seulement Beaulac n'avait pas pris part à la bataille, mais encore qu'il n'était qu'à une très-faible distance d'elle, épiant avec le détachement de la Roche-Beaucourt (1), les trois vaisseaux ancrés à quelques lieues au-dessus de Québec et sur l'un desquels elle se trouvait.

Le mois d'août s'écoula de la sorte, sans que la position de Berthe éprouvât le moindre changement, à l'exception toutefois qu'elle avait recouvré une grande partie de ses forces au commencement de septembre.

Cependant la situation respective des deux armées avait tellement changé depuis un mois à Beaulac et à l'Ange-Gardien, que nous en devons donner une idée afin de bien faire comprendre les événements qui vont suivre.

D'abord, le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait appris, au commencement d'août, que Niagara venait de tomber entre les mains des Anglais. Pouchot, malgré sa belle résistance, qui coûta la vie à Prideaux, le général ennemi, avait dû succomber sous le nombre et rendre le fort de Niagara à Sir William Johnson.

On apprit en même temps, à Québec, les succès du général Amherst près du lac Champlain. Bourlamaque (2) avait dû reculer jusqu'à l'Île-aux-Noix, après avoir évacué et fait sauter les forts de Carillon et de Saint-Frédéric, et s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre par les douze mille hommes du général Amherst, auxquels il n'avait à opposer que deux mille trois cents combattants.

Ces désastreuses nouvelles mirent M. de Vaudreuil dans une grande perplexité. Enfin il donna au chevalier de Lévis huit cents hommes tirés de l'armée de Beaulac, et lui enjoignit de pousser une reconnaissance vers le haut de la province, afin d'y avoir aux meilleurs moyens d'arrêter les progrès d'Amherst sur le lac Champlain et de Johnson sur le Saint-Laurent. M. de Lévis partit en conséquence le neuf août pour Montréal.

Outre les trois mille hommes, tous soldats d'élite, que le colonel Bougainville avait avec lui pour épier les vaisseaux anglais au-dessus de la capitale, et les huit cents que M. de Lévis avait amenés à Montréal, un grand nombre de Canadiens avaient reçu la permission d'aller faire leurs récoltes, tandis que divers autres petits corps avaient été détachés du camp français ; de sorte que vers la fin d'août, l'armée française, qui avait été forte de treize mille hommes au commencement de la campagne, ne comptait plus que six mille combattants au camp de Beaulac.

Passons maintenant à l'ennemi. On a prévu le résultat de la conférence tenue vers la fin d'août par Wolfe et ses lieutenants. Assurés désormais de la coopération de Bigot, les généraux anglais s'étaient unanimement décidés à porter le siège des opérations au-dessus de la ville.

En conséquence, dans la nuit du trente-un août au premier septembre, quatre de leurs vaisseaux passèrent encore sous le feu des canons de la ville et allèrent rejoindre les autres au-dessus de Québec. Trois jours plus tard, quatre-vingts à cent berges, chargées de troupes, défilèrent en plein midi devant la ville, après avoir rangé de près la côte du sud ; tandis que trois bataillons allaient camper à l'Île d'Orléans et que le reste des troupes anglaises s'embarquait sur les vaisseaux, après avoir transporté l'artillerie du Sault à la Pointe-Lévis.

Le sept, le huit et le neuf septembre, dit M. Garneau, une douzaine de leurs vaisseaux remontèrent le fleuve et jetèrent l'ancre au Cap-Rouge ; on envoya plusieurs détachements des troupes qu'ils portaient en divers endroits du rivage pour diviser l'attention des Français. La moitié des soldats fut débarquée sur la rive droite du fleuve.

Pendant la journée du douze, presque toute leur armée, qui se trouvait à Saint-Nicolas, leva le camp et se rembarqua sur les vaisseaux. (3)

Sur la fin de l'après-midi du même jour, Berthe était occupée, dans la cabine qu'on lui avait assignée, à feuilleter un volume de Shakespeare que le docteur lui avait prêté, lorsqu'un bruit de voix animées attira son attention. Plusieurs officiers causaient à côté dans la chambre du capitaine, dont la cabine de Mlle de Rochebrune n'était séparée que par un cloison. Berthe prêta involontairement l'oreille. Bientôt elle se sentit intéressée au point que le livre qu'elle tenait s'échappa de ses petites mains et roula à terre après avoir glissé sur ses genoux dont les gracieux contours se dessinaient sous les plis de la robe.

—Enfin, disait l'une de ces voix, nous serons probablement maîtres de Québec demain soir.

—Oui, merci à Dieu, répondait une autre.

—Les mesures sont-elles bien prises ?

—Oh ! parfaitement. Il paraît qu'un Fran-

(1) M. de la Roche-Beaucourt agissait maintenant sous les ordres du sieur de Bougainville, qui était venu le rejoindre vers le cinq août avec les grenadiers du régiment de Béarn, un piquet de celui de Languedoc et deux de milices.

(2) MM. Ferland et Dusseux écrivent Bourlamaque, et M. Garneau, Bourlamaque. Qui a raison ? " Antiquaires, répondez ! " s'écrierait ici M. James Lemoine.

M. l'abbé Casgrain, que je consulte, me produit à l'instant un fac-similé de la signature de Bourlamaque, qu'il tient lui-même du Rév. P. Martin. Cette signature est conforme à l'orthographe que lui donnent MM. Dusseux et Ferland.

(3) Pour ces détails, voyez MM. Garneau et Ferland.

çais, espion ou traître, a appris au général Wolfe que les ennemis attendent ce soir un convoi de chaloupes chargées de vivres qui doit se glisser inaperçu au milieu de notre flotte pour descendre jusqu'à la ville. Comme ce convoi est attendu depuis plusieurs jours, les sentinelles françaises postées sur le rivage ne trouveront pas extraordinaire de voir défilér, à la faveur des ténèbres, un grand nombre d'embarcations. Aussi va-t-il nous être facile de substituer à ce convoi, que nous arrêterons du reste, une centaine de nos berges, remplies de nos meilleurs soldats. Quand la nuit sera venue, nous nous laisserons tranquillement descendre jusqu'à Foulon où les officiers-généraux prétendent avoir trouvé un lieu de descente de plus faciles.

—Fort bien ! Mais si les sentinelles françaises, placées en faction au long du fleuve, allaient concevoir des soupçons au passage de nos chaloupes et nous apostropher, notre silence forcé ne nous mettrait-il pas en grand danger d'être découverts ?

—Le cas est prévu. Le capitaine Fraser, qui parle admirablement le français, est chargé de leur répondre.

—Hourrah ! s'écrièrent les autres.

Puis des voix confuses :

—Nous les tenons enfin ces maudits Français.

—Montcalm sera forcé de quitter son diable de camp retranché.

—Oui, et d'accepter la bataille où nous voudrions bien la lui offrir.

Ici, Berthe, qui retenait les mouvements convulsifs de sa poitrine oppressée, pour ne rien perdre de cet entretien, entendit le cliquetis des verres et des bouteilles. Puis il se fit un court silence et l'une des voix s'écria :

—Buons, messieurs, à la gloire des armes anglaises. *Rule Britannia!*

—*Rule Britannia!* hurlèrent dix gosiers altérés.

Et la conversation redevint générale, décousue, entrecoupée d'éclats de rire et de tintements de verres.

—Mon Dieu ! murmura Berthe en comprimant de sa main blanche les battements de son cœur, mon Dieu ! serait-il donc vrai que nous fussions si près d'une défaite ! Et nous aurions des traites qui vont livrer ainsi leurs frères ! Seigneur, je ne suis qu'une pauvre fille, seule et sans force, mais inspirez-moi le courage et les moyens de prévenir les nôtres des complots qui se trament contre leur sûreté !

Et la demoiselle de Rochebrune, cette fille d'une race de soldats, dont les aïeux avaient guerroyé dans la Palestine, où leurs grands coups d'épée avaient pavé de cadavres musulmans le trône où monta le superbe Godefroy de Bouillon, la fille des barons de Rochebrune inclina ses deux genoux en terre et pria longtemps.

Quand elle se releva, sa figure intelligente respirait la décision d'un projet fermement arrêté. Son bel œil noir rayonnait sous l'arc finement recourbé de ses sourcils d'ébène, et sur sa petite bouche aux lèvres purpurines passait et repassait un sourire à la fois espiègle et rêveur.

Bien que j'aie déjà dit que le visage de Mlle de Rochebrune annonçait beaucoup d'énergie, les dames de nos jours qui ne savent, pour la plupart, que penser à leur toilette et parler chiffons ou dentelles, se récrient peut-être sur les idées martiales de mon héroïne. Permettez-moi, mesdames, de vous rappeler, si vous vous plaisez à l'oublier, que vos mères furent des femmes fortes, qui savaient aussi bien charger et tirer un mousquet, que vous promener vos doigts effilés sur les touches d'un piano ou suivre les capricieuses arabesques de vos broderies. Souvenez-vous que dans ces temps chevaleresques, où le cri de guerre des Iroquois venait réveiller leurs enfants au bercail, les Canadiennes ne craignaient pas, pour défendre leurs fils, de faire le coup de feu avec les maraudeurs indiens. Ne riez pas, car si les exemples de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette vous paraissent d'une époque et d'un pays trop lointains, sachez que nous eûmes aussi des femmes héroïques, dont les noms figurent avec honneur dans les plus belles pages de notre histoire. Apprenez à vénérer les noms de Mme de Verchères et de sa fille, comme en France on bénit celui de la vierge de Domrémy et de l'héroïne du siège de Beaulac. La vie n'est pas toujours rose, et ce n'est pas sans cesse la saison des bals. Demandez-le plutôt à vos pauvres sœurs de France, qui n'ont entendu, depuis une année, que le fracas des armes et les cris de leurs fiancés ou de leurs époux mourants. Et si le tumulte des batailles laisse arriver leurs voix jusqu'à vous, vous les entendrez vous dire que lorsque le soldat est broyé par la fatigue des combats, abattu par les revers, il a besoin que la bouche d'une femme lui souffle le courage au cœur. Elles vous diront que lorsque la patrie verse des larmes de sang, c'est à la femme forte de les éteindre. Apprenez-le donc à vos filles, ce noble nom de Verchères, et le soir, à la veillée, racontez-leur les beaux souvenirs qu'il rappelle, afin que si, par malheur, un jour leurs frères tombaient sanglants sur un champ de bataille, nos sœurs ne craignent pas d'affronter les balles pour panser de nobles blessures et arrêter l'effusion du plus pur sang de la patrie.

Bercée dans son enfance au récit des légendes des grands jours de la Nouvelle-France, impré-

gnée des idées généreuses communes à sa race et à son temps, Berthe avait conçu le projet de prévenir les siens du danger qui les menaçait. D'ailleurs, l'état nerveux dans lequel l'avait laissée la maladie, avait fait naître en elle cette résolution avec une spontanéité qui est la force des grandes entreprises.

On avait permis à Mlle de Rochebrune de se promener sur le pont du vaisseau quand il lui plaisait de le faire ; et, comme l'air de distinction répandu par toute sa personne en imposait aux matelots comme aux officiers, elle avait pu, jusque là, se livrer sans crainte au seul exercice qu'il lui fut possible de prendre. Dès qu'elle paraissait, on prenait soin de s'écarter de son passage, afin de ne point l'effaroucher et de ne gêner en rien ses mouvements.

Elle se hâta de monter sur le pont.

Il pouvait être six heures du soir. Tout était en mouvement sur le tillac. Ici l'on distribuait des quarts de cartouches que l'on distribuait largement ; là on éventrait des caisses remplies d'armes. Les soldats nettoyaient leur fusil ou fourbissaient leur baïonnette, tandis que les officiers, groupés à l'écart, semblaient préoccupés des sujets les plus graves, s'il en fallait juger par leurs froncements de sourcils, leur air méditatif ainsi que les paroles rares et brèves qu'ils échangeaient.

De leur côté, les marins ne perdaient pas leur temps. Dissimulés sur les embarcations plus légères qui entouraient les navires comme une flottille de canots, les matelots y faisaient tous les préparatifs d'une expédition prochaine. Ici les uns poussaient, à l'aide de maillets et de coins de fer, de l'étaupe dans les fissures des bordages. Plus loin, d'autres assujétissaient de nouveaux tolets dans le plat-bord des berges. Partout, l'on entourait de linge l'estrope des avirons (1) pour en amortir les gémissements.

Quoique chacun apportât la plus grande ardeur à tous ces travaux, Berthe vit bien que le transbordement des troupes des vaisseaux dans les chaloupes ne s'effectuerait pas avant quelques heures et que l'on attendrait probablement la venue de la nuit pour le moment du départ.

Aussi redescendit-elle dans la cabine. Son souper l'y attendait. Elle mangea d'appétit, mais vite, en personne préoccupée ou pressée.

Elle entendit à côté les mêmes voix qu'elle avait écoutées durant l'après-midi. Messieurs les officiers se mirent à table. Berthe prêta l'oreille et ne saisit guère autre chose que ce que la conversation précédente lui avait déjà révélée ; à cette exception près, pourtant, qu'elle s'assura que les troupes devaient passer sur les chaloupes aussitôt que l'obscurité serait suffisante pour qu'on ne pût s'en apercevoir de terre. Alors elle resta dans une attitude d'attente rêveuse, la fossette de son menton appuyée sur les doigts effilés de sa main droite dont l'avant-bras se retenait gracieusement arc-bouté sur le genou.

Les officiers se levèrent de table dans la chambre du capitaine. Berthe ne parut faire aucune attention et ne se dérangea point. Seulement, quelques instants après qu'ils furent remontés sur le pont, elle se leva et regarda par l'étroite fenêtre de sa cabine.

Le disque embrasé du soleil allait disparaître derrière la cime boisée du Cap-Rouge, et ses rayons de flamme semblaient envoyer un baiser d'adieu au Saint-Laurent, avant la fin du jour. Peu à peu il redescendit les hauteurs de la rive nord, derrière laquelle il disparut enfin après avoir étreint la tête chevelue des arbres dans une dernière caresse.

Les ténèbres qui s'épandaient petit à petit sur les flots envahirent aussi la cabine. Mais Berthe ne remua pas. Elle regardait les berges qui se groupaient autour de la frégate, comme les poussins d'une poule autour de leur mère. L'une après l'autre, ces embarcations approchaient de l'échelle du navire qui versait des flots d'hommes armés dans chacune d'elles.

Quand la dernière fut remplie, les grandes ailes de la nuit planaient depuis longtemps sur les ondes du Saint-Laurent. Mais ceux qui restaient sur les vaisseaux anglais purent voir une agitation singulière troubler la calme surface de l'eau. Ou aurait dit, à la faveur de l'obscurité, qu'une myriade de monstres marins venaient de surgir des profondeurs du fleuve, et glissaient silencieusement sur les eaux brunes en les effleurant de leurs longues et grêles nageoires.

Ce qui ajoutait encore à l'illusion, c'est que pas un cri, pas un son ne montait au-dessus de la mouvante flottille. Les mesures étaient sévères contre ceux qui auraient osé enfreindre l'ordre de silence absolu, et les rames enveloppées de linge allaient et revenaient sans bruit sur le plat-bord des embarcations.

Quand elle eut vu la dernière berge s'enfoncer dans la brume et disparaître comme un requin qui rentre dans la mer après avoir un instant respiré à la surface, Berthe monta sur le pont.

Elle eut soin, toutefois, de vêtir auparavant une mante de couleur sombre que le docteur lui avait procurée pour ses promenades du soir sur le pont, et qui provenait du butin enlevé aux Français à Deschambault.

La suite au prochain numéro.

(1) Bien que le mot aviron désigne particulièrement en Canada la pagaie, ou petite rame dont se servent les sauvages et nos canotiers pour faire voguer leurs canots d'écorce et de bois, les écrivains français se servent indifféremment des expressions rame et aviron.